

L'Univers poétique d'Anne Hébert

Neil Bishop

Volume 10, numéro 2, hiver 1985

La barre du jour / La nouvelle barre du jour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200506ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200506ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bishop, N. (1985). *L'Univers poétique d'Anne Hébert*. *Voix et Images*, 10(2), 207–209. <https://doi.org/10.7202/200506ar>

L'Univers poétique d'Anne Hébert

par Neil Bishop, Université Queen

Lucille Roy dans *Entre la lumière et l'ombre. L'Univers poétique d'Anne Hébert*¹ veut «percevoir le centre, voire l'unité fondamentale et la dynamique secrète» d'une oeuvre hébertienne perçue comme relevant toujours de la poésie (p. 9). Elle voit ce «ressort» et cette «cohérence» (p. 14) dans «une tension fondamentale entre la lumière et l'ombre qui se résout en dialectique» (p. 9), «de jeu interminable de la lumière et de l'ombre, perçu comme centre et moteur d'un univers imaginaire» (p. 14). La critique hébertienne voit souvent l'oeuvre d'A. Hébert comme structurée par une bipolarité entre couples d'antonymes — mort et vie, équilibre et non-équilibre, songe et parole, malheur et bonheur, aliénation et libération — perçus comme structurant l'oeuvre par leur dialectique. L. Roy présente sa vision personnelle de cette bipolarité en mettant l'accent sur la lumière et l'ombre qui permettent de nouveaux aperçus intéressants et plusieurs analyses fines et utiles.

La volonté de pratiquer une «critique immanente» n'empêche pas, heureusement, L. Roy de citer bien d'autres travaux sur l'oeuvre d'A. Hébert, y compris — mérite à saluer, car cela est fort rare dans les livres récents consacrés à A. Hébert — de nombreuses thèses. Même si l'approche critique thématique amène ce livre à se rapprocher, par certaines analyses (dont celles de thématiques spatiale et corporelle) de travaux antérieurs, l'important, c'est que ces rapprochements s'accompagnent le plus souvent d'une perspective nouvelle.

L. Roy suit divers thèmes à travers leurs métamorphoses, d'un ouvrage à l'autre, afin de «reconstituer l'univers hébertien tel qu'il existait *intégralement*, au moins à l'état virtuel, au fond de la conscience de son créateur» (p. 12). Cette démarche amène la critique à privilégier «certaines pages-clés» (p. 12) d'un corpus considérable (mais qui n'englobe pas toute l'oeuvre hébertienne).

Entre la lumière et l'ombre affirme de façon convaincante l'existence de deux sortes de lumière et de deux sortes d'ombre chez Anne Hébert, une positive et une négative dans chaque cas. Roy offre d'utiles analyses de la position verticale, comme de la tête ou de la figure illuminées, du masque comme indice d'un «être refoulé ou inconscient» (p. 45), des couleurs bleue, blanche et rouge, de la double poussée verticale et latérale chez le personnage hébertien; et une très bonne analyse du pain dans «Naissance du pain» (p. 53), poème analysé de façon détaillée et très intéressante (p. 139-144). Signalons aussi la lecture du personnage de Julie dans *les Enfants du Sabbat* et celles, excellentes, du cheval noir et surtout de l'image du coq aux ergots pris dans la crinière d'un cheval (p. 100, 180); ainsi que les analyses du feu, du feu dans ses rapports avec le regard, et du gel et du verre. Roy fait une

bonne analyse de Christine d'*Héloïse* et montre utilement les ressemblances entre Christine et Catherine des *Chambres de bois*. D'intéressantes lignées de personnages s'affirment, Héloïse étant apparentée à Amica, à Aurélie et à Antoine; Bernard (d'*Héloïse*) est rapproché de Michel mais aussi de Catherine (des *Chambres de bois*) comme de François. De justes propos soulignent la quête hébertienne de l'absolu de la lumière comme de l'ombre dans un art du superlatif (p. 179).

La lacune principale d'*Entre la lumière et l'ombre* est l'absence de toute perspective au féminin/féministe face à une œuvre qui exige une telle lecture. Cette lacune gêne, surtout à propos des *Fous de Bassan*. Ainsi Roy écrit que «Si les profondeurs de la mer sont 'rouges' de sang, c'est donc non seulement qu'elles contiennent la dépouille des deux héroïnes, mais surtout qu'elles recèlent le germe de la vie future» (p. 100); pour Roy, dans *les Fous de Bassan*, «la noyade est présenté comme le but même de la vie. Nora et Olivia *doivent* mourir, être noyées, pour s'intégrer à l'océan, symbole de la totalité de la vie» (p. 110) (!): ces deux passages reviennent, logiquement, à affirmer (à tort) que ce roman valorise le meurtre des deux adolescentes; silence sur le viol d'Olivia, viol qui souligne pourtant l'agressivité de l'homme envers la femme et la destructivité du désir masculin. Tel autre passage sur Stevens Brown semble vouloir justifier «La violence qui l'exalte jusqu'à l'ivresse ou la folie», puisque cette violence «n'est rien d'autre que cette flamme élémentaire au centre de l'œuvre d'Anne Hébert, jaillissant à l'aube d'un profond abîme marin» (p. 152). La discussion des rapports entre Nora et Stevens (p. 153-154) oublie le mépris de celui-ci pour celle-là et pour son désir de femme. Il est inexact d'affirmer que «tous ces personnages» «désirent mourir et naître simultanément» (p. 149): ni Nora ni Olivia ne recherchent autre chose que la vie et le bonheur. L. Roy valorise Nicolas Jones, pourtant très phallocrate.

L'absence d'une perspective au féminin/féministe aboutit aussi à une lecture positive des tentatives de Catherine des *Chambres de bois* pour devenir blanche, fraîche comme la neige (sous la pression de Michel) et de l'attention qu'accorde Elisabeth aux moindres besoins de Jérôme Rolland, alors que ces passages traduisent le statut d'être relatif des deux personnages féminins, aspect négligé aussi dans l'étude d'Aurélie Caron.

L. Roy utilise souvent le terme «inconscient», reconnaît qu'il se passe des choses importantes dans l'inconscient des personnages hébertiens, mais chaque fois s'arrête au seuil d'une analyse de cet inconscient pourtant accessible à l'étude grâce aux actes, paroles et pensées des personnages. Ainsi, au cours d'une bonne étude du récit d'*Héloïse*, Roy méconnaît l'importance de l'apparition de la «petite silhouette noire et frêle» de la mère de Bernard (p. 170).

L. Roy a raison d'affirmer qu'une certaine enfance est «la condition primordiale du salut» (p. 65) du personnage hébertien, mais il est inexact de dire que la puissance salvatrice réside en la «pureté» (p. 118, 119, 120), en la dimension hivernale, gelée de l'enfance. Pendant la plus grande partie de

son livre, L. Roy semble situer la force positive (apte à permettre la renaissance du personnage hébertien) dans la nuit/l'obscurité/l'ombre; il semble plus juste de voir, dans la thématique de la nuit, la symbolique des forces qui s'opposent à la renaissance du personnage hébertien: c'est en celui-ci, dans sa patience et sa révolte, dans son corps resté désirant comme dans ses souvenirs d'une enfance éprise de liberté, de dynamisme, et du monde sensible, que gît la force qui aboutit — parfois — à la renaissance du personnage hébertien.

Vouloir absolument que la nuit ait une valeur positive amène Roy à lire de façon optimiste le parcours d'Elisabeth Rolland (p. 148-9), optimisme difficile à partager, étant donné que ce parcours se solde par l'échec du rêve de libération de l'héroïne. Dans l'analyse d'*Héloïse* L. Roy semble enfin voir la nuit comme quelque chose de négatif et reconnaître que la fin de ce roman est sans «reflet d'aube» (p. 173). Toutefois, désirant (semble-t-il) faire une lecture d'ensemble optimiste de l'œuvre hébertienne, Roy affirme qu'Hébert, dans *Héloïse*, «n'avait su donner la victoire ni à l'ombre ni à la lumière» (p. 174); de même «Si l'ombre n'est que l'envers de la lumière (...) c'est donc la lumière qui prend toute la place dans cet univers» (p. 176); on pourrait, logiquement, inverser l'affirmation). Pourtant, c'est bien «l'ombre» qui gagne à la fin d'*Héloïse*, comme elle gagne le plus souvent dans l'œuvre hébertienne depuis un certain temps (dans *Kamouraska*, *Héloïse* et *les Fous de Bassan*, indiscutablement, la fin des *Enfants du Sabbat*, quant à elle, est plus ambiguë).

Il reste que le livre de Lucille Roy traite d'un corpus plus vaste que toute autre étude thématique de l'œuvre d'A. Hébert, et qu'il apporte bien des aperçus très intéressants. Par ses qualités, et même par ses aspects discutables — c'est-à-dire qui encouragent la réflexion et la discussion — *Entre la lumière et l'ombre* est une contribution stimulante aux études hébertiennes.

-
1. Roy, Lucille, *Entre la lumière et l'ombre. L'Univers poétique d'Anne Hébert*, Sherbrooke, Éditions Naaman, coll. Thèses ou recherches, 1984, 201 p.